

Elle s'était rendue, trotte menu, vers l'église où l'attendaient ses tâches quotidiennes : faire ses dévotions à la Sainte Vierge, s'assurer que nul papier sale ne traîne entre les travées, changer l'eau croupie des fleurs, vérifier que le bénitier ne soit pas vide et enfin inspecter le confessionnal à l'intérieur duquel elle avait découvert la semaine précédente « une chose, monsieur l'inspecteur, qui sert à faire des choses... mon Dieu, des choses... » Elle ne se rappelait plus le nom de la chose, Léopoldine. S'en serait-elle souvenue qu'elle n'aurait pas osé le prononcer. Mais le gendarme rigolard qui se tenait face à elle n'avait pas les mêmes pudeurs de langage : « Une capote anglaise ? avait-il suggéré. Ou peut-être un préservatif ? Ou encore un cache-popaul ? »

Léopoldine avait frémi : chacun des trois noms qualifiant la « chose » l'avait atteinte au tréfonds de son être, là où se dissimulaient les diabolins qu'elle croyait avoir définitivement chassés. Elle avait réussi jusqu'alors à oublier qu'elle aussi, quelque

quarante années plus tôt, avait utilisé cette « chose » pour faire d'autres « choses ». Mais c'était tellement loin, tout ça... Séduite et abandonnée à dix-neuf ans, elle avait pleuré longtemps avant de trouver consolation auprès de la Vierge Marie à laquelle elle vouait, depuis, un culte qui ne s'était jamais démenti. Et l'infâme vocabulaire de cet argousin en gros sabots avait réveillé ce moment lointain au cours duquel elle avait découvert l'utilisation de la « chose ». Mais qu'on ait pu s'en servir dans un confessionnal la révoltait.

— Reprenons, avait enchaîné le ventripotent gendarme Schmitterlin, peu soucieux de ménager les pudeurs diverses de Léopoldine. Vous avez donc trouvé une capote dans le confessionnal la semaine dernière. Mais ce matin vous y avez trouvé un cadavre. Et ça, c'est autre chose !

— Oui, monsieur l'inspecteur...

— Je ne suis pas inspecteur, vous le savez bien, je suis brigadier de gendarmerie, c'est-à-dire sous-officier. Vous devriez le savoir, depuis le temps, *nunndabuckel!*... C'est quand même autre chose !

— Mais, mais, mais... répondit Léopoldine à laquelle la rudesse gendarmesque avait fait perdre ses moyens.

— Eh oui, c'est autre chose, dit encore le gendarme qui aimait décidément se répéter, persuadé d'avoir trouvé la litote idéale pour exprimer la supériorité du statut de gendarme sur la fonction de policier. Mais

1. Nom d'un chien.

revenons à nos moutons : arrêtez de bêler et dites-moi à quelle heure vous êtes arrivée à l'église.

Très satisfait de sa trouvaille langagière, il extirpa de sa poche un petit carnet et se mit à suçoter un crayon comme il l'avait vu faire à Columbo : Léopoldine ne manquerait pas d'en être fortement impressionnée.

Mais Léopoldine, qui ne regardait sur sa télé que les infos de Jean-Pierre Pernaut, *The Voice*, les retransmissions de matches de foot et parfois *C dans l'air*, resta totalement imperméable à la pose du gendarme. Reprenant peu à peu ses esprits, elle explora sa mémoire et, au bout de quelques secondes, énonça triomphalement :

— Sept heures une.

— Ben ça alors, c'est précis.

Et comme il avait sa conception personnelle de l'humour, il ajouta :

— Vous avez avalé une horloge ?

— Je sortais du cimetière lorsque j'ai entendu sonner sept heures au clocher. Et le cimetière est à quelques mètres de l'église.

— Sept heures ? Vous avez compté les coups ?

— Pas besoin de compter. Le jour venait à peine de se lever. Il était donc sept heures.

— Et allez donc ! Comment vous savez ça, vous ?

— Parce que nous sommes le 14 avril et que le 14 avril, le soleil se lève à six heures quarante-cinq...

Et comme le gendarme commençait à l'énerver, Léopoldine ajouta :

— ... monsieur l'inspecteur.

Par là, elle entendait signifier au sbire qui l'interrogeait : « C'est pas parce que je suis une grenouille de bénitier qu'il faut me prendre pour une conne. »

Schmitterlin sursauta sous l'outrage, mais décida de l'ignorer. Elle ne perdrait rien pour attendre, la vieille bique ! Il enchaîna :

— Et alors, vous avez fait quoi ?

— Comme tous les jours, j'ai prié la Sainte Vierge.

— Combien de temps ?

— Le temps d'un rosaire.

Le terme n'évoquait rien à Schmitterlin qui, vingt années plus tôt, résolument fermé aux pâteux sermons du curé, passait les heures de catéchisme à dessiner sur son cahier, avec une précision qui faisait l'admiration des autres garnements, des femmes nues aux formes abondantes et à la foisonnante pilosité. S'il n'ignorait rien des mystères de l'anatomie féminine, il préféra cacher à Léopoldine sa méconnaissance des mystères de la religion.

— Oui, et après ?

— Après, j'ai nettoyé l'église. Et c'est là que j'ai découvert le...

— ... le cadavre ? Le mort ?

— Le Weberlé.

Car c'était bien Joseph Weberlé, le vigneron le plus riche, le plus opulent d'Oberwyrheim, dont le corps gisait dans le confessionnal. Celui qui suscitait l'envie de bon nombre de ses collègues vigneron, qui s'était fait construire une demeure néogothique avec une tourelle crénelée faisant béeer les touristes et rigo-

ler les cigognes, et dont les bouteilles de vin d'Alsace certifié bio s'exportaient jusqu'en Chine. Premier adjoint au maire, membre du Rotary et de la confrérie Saint-Étienne, de surcroît. Bref, un personnage considérable dont les journaux du coin, *L'Alsace* et *Les Dernières Nouvelles*, ainsi que les édiles locaux, n'allaient pas manquer de célébrer les nombreux mérites après s'être interrogés sur les causes de sa « tragique disparition ». Peut-être même les télévisions, les radios et les grands journaux parisiens allaient-ils envoyer à Oberwihnheim quelques-uns de leurs folliculaires rebaptisés « envoyés spéciaux ». Le Weberlé était un cadavre qu'il fallait donc prendre avec des pincettes.

Mais qu'allait donc faire Joseph Weberlé dans ce confessionnal ? se demanda le brigadier.

— Avez-vous une idée pour laquelle... dont... au sujet... Euh, savez-vous pourquoi il était là ?

— Et pourquoi je le saurais ? Je ne suis pas chargée de contrôler ce que font les gens. Et je ne surveillais pas Joseph Weberlé, rétorqua Léopoldine qui avait retrouvé tout son allant. Je l'ai trouvé là. Comme vous habitez à côté de l'église, je suis venue vous avertir, c'est tout.

Un connaisseur en figures de rhétorique eût pu à ce moment précis lui faire remarquer que si le gendarme était un expert en litote, elle-même s'adonnait volontiers à l'antiphrase. En réalité – et nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir –, la surveillance des allées et venues et des us et coutumes de ses concitoyens était,

pour Léopoldine, une occupation aussi habituelle que ses dévotions à la mère de Jésus. Son quartier général était le bureau où elle officiait quatre fois par semaine en tant qu'employée de la poste. En même temps que les lettres, recommandées ou non, elle y recueillait les commérages et faisait son miel de toutes les informations confidentielles, potins, ragots et cancans divers. Le soir venu, elle enrichissait ses connaissances en épiant, à travers ses persiennes, les déambulations des villageois noctambules. Elle avait ainsi acquis au cours des années une connaissance quasi encyclopédique de l'âme du village, de ses méandres et de ses circonvolutions. Bref, Léopoldine était dépositaire de la petite histoire d'Oberwihreim, l'un des fleurons de la route des vins d'Alsace, et conciliait, sans états d'âme superflus, cette occupation avec ses activités de postière et de punaise de sacristie.

Le brigadier Schmitterlin, qui ne savait comment poursuivre cet interrogatoire et qui par ailleurs ignorait que la vieille fille recelait des trésors d'informations, jugea inutile de continuer. De son côté, Léopoldine n'avait aucune intention de faire profiter ce butor de son savoir et encore moins de ses réflexions. Elle avait aperçu la veille au soir Weberlé, sur le pas de la porte de son rutilant magasin où venaient se ravitailler les touristes, en conversation houleuse avec un inconnu. Elle avait donc hâte de rejoindre le bureau où elle pourrait recueillir les confidences de quelqu'une de ses clientes ou amies et découvrir quel était l'interlocuteur du défunt vigneron.

— Il faut que j'aïlle ouvrir la poste. C'est l'heure.

Et sans attendre de réponse, elle se mit à trotter vers la mairie dont l'annexe abritait le bureau de poste.

Le gendarme la regarda partir, l'œil vague et l'esprit embrumé.

Et si je vérifiais s'il est vraiment mort ? se dit-il soudain. Il retourna le corps, constata que le pouls ne battait plus et s'étonna à peine de voir une tuméfaction sur le côté du visage, ainsi que des traces de sang séché. L'idée l'effleura alors qu'il pourrait, tel Columbo, découvrir tout seul l'auteur du meurtre. Car, bien entendu, il ne pouvait s'agir que d'un meurtre. Il s'imagina, répondant aux micros que lui tendaient, avides, les radioreporters : « Alors, brigadier-chef Schmitterlin, dites-nous comment vous avez résolu cette affaire ! » Il répondrait, modeste : « Vous savez, je ne suis que brigadier. Eh bien, voilà... » Un éclair de lucidité traversa néanmoins son esprit et l'arrêta dans sa marche triomphale : « Il faut que je prévienne le chef. » Il empoigna son téléphone :

— Chef, c'est vous, chef ?

— Qui est à l'appareil ?

— Brigadier Schmitterlin, chef. J'ai trouvé un mort dans le confessionnal de l'église d'Oberwährheim.

— Vous avez trouvé quoi ? Dites, Schmitterlin, vous ne devriez pas boire si tôt le matin...

— J'ai juste bu un petit schnaps avec mon café, chef. Il y a bien un cadavre dans le confessionnal, chef. C'est un meurtre.

— Qui est la victime ?

— Weberlé

— LE Weberlé ?

— Euh... Joseph Weberlé, l'adjoint.

— *Nunndabuckel* !

L'adjudant Ledoux était, selon la terminologie en usage à la gendarmerie, un Français de l'intérieur. Récemment nommé en Alsace, il croyait habile, pour ne pas détonner, d'émailler ses propos de jurons typiquement alsaciens. Ayant jugé *gottvertammi*¹ trop grossier et *gottverteckel*² un peu chochette, il s'était rabattu sur *nunndabuckel* qu'il trouvait tout à fait convenable, et tous les gendarmes de la brigade, d'un seul élan, juraient désormais selon la norme adjudantesque. Lorsqu'il écrasait les pieds de ses subordonnés – ce qui, reconnaissons-le, n'était pas fréquent –, il pensait également qu'il était de bon ton de dire *Hopla*³ ! Moyennant quoi, l'adjudant Ledoux se considérait comme parfaitement assimilé en Alsace.

S'il n'exerçait pas le commandement effectif de la brigade de gendarmerie, il en était l'indispensable moteur et le meilleur enquêteur. Le chef en titre, le commandant Schlumpf, répartissait équitablement son temps en trois activités essentielles : les relations professionnelles et de courtoisie avec les autorités civiles, les conférences de presse et les photos sur lesquelles il prenait avantageusement la pose, et la sieste qu'il pratiquait dans le confortable fauteuil

1. Dieu me damne.

2. Version édulcorée du précédent.

3. Excusez-moi !

de son bureau. Il laissait à ses subordonnés toute liberté de vaquer, de verbaliser et d'enquêter. Aussi l'adjudant ne doutait-il pas un instant que c'est lui qui allait prendre en main la direction de l'enquête sur ce meurtre.

Ayant ainsi exprimé son étonnement et reconnu par là même l'importance de la communication du brigadier, il enfourcha son dada : la procédure.

— Avez-vous gelé les lieux, brigadier ?

— Mande pardon, chef ?

— Les lieux sont-ils dans l'état où vous les avez trouvés ?

— C'est pas des cabinets, chef, c'est un confessionnal.

— *Nunndabuckel*, vous ne comprenez pas ? Vous n'avez touché à rien ?

— J'ai vérifié que Weberlé était bien mort. J'ai retourné le corps pour voir son visage et j'ai pris son pouls.

— On ne vous a donc rien appris à l'école de gendarmerie ? Il ne fallait pas toucher le cadavre, brigadier !

— Et s'il n'avait pas été mort, j'aurais dû le laisser crever ? objecta Schmitterlin avec un certain bon sens.

— Bon, vous ne bougez pas et vous ne laissez personne approcher, répliqua l'adjudant. Il faut que je prévienne le procureur, le médecin légiste et les services scientifiques à Colmar. Vous nous attendez et, surtout, vous ne prenez plus d'initiatives !

Et la communication s'interrompt.

Schmitterlin jeta un regard de reproche au smartphone d'où ne provenait plus aucun son : un iPhone X qui lui avait coûté la presque totalité de sa solde mensuelle.

— Il me prend pour un imbécile, le chef. Et pourtant, je ne suis pas un imbécile puisque je suis gendarme !

Devant l'écran de son ordinateur, Marius Gruber, maire d'Oberwahrheim, restait songeur. Occupé à figoler son discours pour la fête du Travail qui se profilait à l'horizon, il s'était un moment interrompu pour taper sur Gougueule *Discours du premier mai*. Il s'était alors aperçu avec stupéfaction qu'un site proposait des discours payants aux maires en panne d'inspiration. Et pour les allécher, on leur offrait en prime une photo d'Anne Hidalgo. Tout émoussillé qu'il fût par la mairesse de Paris, Marius Gruber n'allait certes pas dilapider ses deniers dans cette entreprise. Car d'inspiration, il n'en manquait pas, lui. Il retourna derechef à son traitement de texte, et ses petits index boudinés se remirent à virevolter sur les touches.

— Qu'est-ce que tu fais sur Ford ?

La voix de son épouse le surprit en pleine envolée.

— Combien de fois je t'ai dit de ne pas m'interrompre quand je travaille, Choupette ! Et puis, Word, ça ne se prononce pas Ford, mais Oueurd. C'est pas

une voiture. Et puis, ça y est, j'ai perdu le fil, tu es contente ?

— Le fil de quoi ?

— Le fil de mon discours pour le premier mai.

— Bah, t'as qu'à reprendre celui de l'année dernière, Marius. Il était très bien.

Gruber resta coi : décidément, sa femme ne comprenait rien à la politique municipale. Comment pouvait-elle seulement songer à lui faire répéter le même discours, alors que de toute évidence, il lui fallait se renouveler constamment pour pouvoir toucher le cœur, l'âme et les tripes de ses administrés ?

— Laisse-moi travailler, Chouquette. Celui-là, il sera bien mieux encore. Tiens, en attendant, je vais te lire ce que j'ai déjà écrit. Je crois que c'est pas mal du tout.

Et les mots se mirent à rouler dans sa bouche comme des bonbons.

— *Le premier mai n'est pas un jour comme les autres, ce n'est jamais un moment anodin. C'est la fête des travailleurs, une fête qui fut décidée, instaurée, par l'Internationale socialiste et par personne d'autre, pour célébrer une lutte – celle pour la journée de huit heures – et pour en porter bien d'autres. Il est des vérités historiques qu'il est parfois utile de rappeler. Pour magnifier ce jour mémorable, nous inaugurons aujourd'hui à l'entrée du village un nouveau panneau de limitation de vitesse qui va régler désormais électroniquement et réglementairement la circulation, et grâce auquel l'ordre et le progrès ne cesseront d'affir-*

mer leur prédominance. Et déjà se profile à l'horizon l'espace culturel qui va bientôt voir le jour et qui nous fait entrevoir des lendemains qui chantent dont je suis fier de vous annoncer qu'ils ne vont cesser de croître sous la fêrule bienveillante de l'administration communale dont l'humble représentant se tient modestement devant vous en ce jour béni.

— Ah oui, c'est beau, concéda Choupette qui n'avait pas tout compris. J'aime bien quand tu parles des lendemains qui chantent. Ça me fait penser qu'on a répétition à la chorale demain...

Marius Gruber, qui était si content d'avoir su valoriser avec brio la mise en place du nouveau panneau lumineux et la prochaine construction de son grand œuvre, le centre culturel, baissa la tête, accablé devant tant d'incompréhension. Puis la muse, à nouveau, se mit à le titiller. Il était en train de lever les index, prêt à les abattre sur le clavier pour donner une suite magistrale à cette introduction si bien venue, lorsque la sonnerie de l'entrée se fit entendre.

— Va voir qui c'est, Choupette, et dis que je suis très occupé.

Trente secondes s'écoulèrent avant que l'épouse du maire ne revienne dans le bureau pour annoncer :

— C'est un gendarme.

— Cette andouille de Schmitterlin ? Qu'il revienne dans une heure.

— Non, non, c'est pas Schmitterlin. Celui-là, c'est un vrai gendarme, un chef. Je crois que c'est l'adjutant Ledoux, de la brigade.

— Ah ! il choisit bien son moment, celui-là. Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir ? Allons, fais-le entrer.

L'adjutant Ledoux n'avait pas attendu le retour de Germaine Gruber, dite Choupette pour son époux et Gégé pour les copines. Il se tenait déjà dans l'embrasure de la porte du bureau.

— Pardonnez mon intrusion, monsieur le maire. Je viens vous voir à propos de Weberlé.

Marius Gruber rabattit ses paupières sur ses yeux que certains de ses adversaires disaient globuleux alors que d'autres les qualifiaient de porcins – faudrait savoir, les porcs n'ont pas les yeux globuleux – et compta mentalement jusqu'à sept. C'était le temps qu'il se donnait avant de parler chaque fois que la conversation en venait à évoquer Weberlé, son premier adjoint, qui avait longtemps aspiré à devenir maire, mais qui s'était fait rouler dans la farine par Gruber lors du vote du conseil. Depuis, les deux hommes se vouaient une haine vigilante encore que feutrée. Cette fois, Gruber décida même de compter jusqu'à dix.

Le gendarme, que ce silence inquiétait, crut que le maire n'avait pas compris :

— Weberlé. Votre premier adjoint. Celui qui est mort.

Marius déglutit et recompta jusqu'à dix tout en croisant ses mains sur sa large panse pour les empêcher de trembler.

— Weberlé est mort ? Je l'ai vu hier soir, à la réunion du conseil. Il avait l'air très vivant !

Tu parles qu'il était vivant, le Weberlé : il n'a pas arrêté de me chercher noise devant le conseil à propos de ce chemin que la commune va réparer. C'est tout juste s'il ne m'a pas accusé d'avoir été acheté par les riverains. Il n'avait pas fait tant d'histoires quand on a cimenté le trottoir devant son magasin pour que les clients de monsieur Weberlé ne se tordent pas les chevilles dans les trous. Et après le conseil, il a recommencé, ce tordu ! S'il est mort, maintenant, on ne va pas le regretter : c'était vraiment un pourri !

— Il était sans doute vivant hier soir, mais depuis ce matin, il est tout à fait mort. Sans doute assassiné. Personne ne vous a prévenu, monsieur le maire ?

Gruber crut déceler une pointe d'ironie dans les derniers propos du gendarme et se drapa dans sa dignité municipale.

— Non, et c'est étonnant. Qui aurait dû me prévenir ?

— Mais celle qui a découvert le corps, l'employée de la poste. Ou le gendarme Schmitterlin.

— Ah oui, notre gendarme local. C'est pas une lumière, lui. J'espère qu'ils ne sont pas tous comme ça, à la brigade.

Ledoux encaissa et grimaça un sourire. Après cet échange de banderilles, on pouvait entrer dans le vif du sujet :

— Mais dites-moi, mon adjudant, ai-je bien entendu ? Weberlé a été assassiné ?

— Ça m'en a tout l'air.

— Comment ?

— On ne sait pas encore.

— Par qui ?

— J'aimerais bien le savoir.

— Et pourquoi venez-vous me voir ?

— Mais pour vous mettre au courant d'abord. Parce que vous êtes le maire, donc *a priori* l'homme le mieux informé de ce village. Le plus important et le plus clairvoyant aussi. Peut-être avez-vous des lueurs sur ce qui a bien pu arriver ?

Toi, mon bonhomme, je te vois venir. La brosse à reluire dans une main, le couteau dans l'autre. Tu dois déjà savoir que Weberlé et moi, on n'était pas très copains. D'ici à ce que tu penses que je l'ai tué...

— Mon adjudant, je dois vous faire un aveu. Weberlé et moi entretenions des rapports qui n'étaient pas ceux de Montaigne et de La Boétie et que d'aucuns auraient pu, dans certaines circonstances sur lesquelles je ne m'étendrai pas, qualifier de réservés. Tout autant que mon adjoint, c'était un adversaire, certes valeureux, mais circonspect, que les hasards de la vie avaient mis sur mon chemin.

L'adjudant Ledoux avait des lettres : fervent lecteur de *Spirou* quelque vingt années plus tôt, il se remémorait les discours logorrhéiques et xyloglottes du maire de Champignac, capable de parler pendant dix minutes pour ne rien dire. Marius Gruber faisait certes de louables efforts pour se hisser à ce niveau d'excellence, mais l'étincelle finale lui manquait : ainsi le gendarme avait-il pu comprendre, à travers les méandres du discours grubérien, que le maire et son premier adjoint

se crêpaient souvent le chignon. Ce qu'il n'ignorait pas d'ailleurs : les échos de leurs fréquentes querelles avaient allègrement franchi les murs, pourtant épais, de la gendarmerie. Pour autant, il n'imaginait pas que le maire pût en vouloir à son adjoint au point de le trucider. Il le lui dit tout de go :

— Bien entendu, monsieur le maire, vous êtes au-dessus de tout soupçon.

Un vieux fond de malice le poussa à ajouter :

— Pour l'instant.

Marius étendit la main, paume ouverte vers son interlocuteur, dans un geste auguste qui n'était pas sans évoquer César repoussant Brutus.

— Faites votre travail, mon adjudant. Dites-moi, quand Weberlé a-t-il été assassiné ?

— C'est qu'on ne sait pas encore grand-chose pour l'instant. Le médecin et l'équipe scientifique sont à l'église. J'attends qu'ils finissent d'examiner le corps. Il est probable que la mort date de cette nuit. Je dirais entre vingt-deux heures trente et une heure du matin. Bien entendu, vous étiez chez vous, au lit, à ces heures-là ?

— J'ai présidé le conseil municipal qui s'est terminé vers vingt-deux heures. Puis, avec quelques conseillers, je suis allé prendre un verre à La Taverne alsacienne. Je suis rentré vers vingt-trois heures. Mais attendez, il s'est passé une chose bizarre. J'étais déjà dans un demi-sommeil quand mon portable a sonné. Il était sur ma table de chevet. J'ai décroché : personne. Ça a peut-être un rapport avec le meurtre ?

— Peut-être. Ou peut-être pas. Quelle heure était-il ?

— Je n'ai pas pensé à regarder l'heure. C'est Choup... euh, ma femme qui m'a réveillé pour me dire : « Quel est l'imbécile qui peut appeler au milieu de la nuit ? »

— Je lui demanderai si elle se souvient de l'heure de l'appel, ne vous inquiétez pas. Pour l'instant, j'aimerais savoir, entre nous, comme ça, si vous avez une vague idée de la raison de ce meurtre et de l'identité du meurtrier. Weberlé avait-il des ennemis ?

L'adjudant retint cet « à part vous » qui lui brûlait les lèvres. Gruber avait parfaitement compris le sous-entendu. Il compléta à haute voix, sans circonlocution cette fois :

— À part moi, il y avait une bonne moitié du conseil municipal. Plus quelques vigneron, sans doute... Et tous les ennemis qu'il avait pu se faire dans ses relations d'affaires... ou autres.